RAPATRIEMENT NUMÉRIQUE: L'EXEMPLE DU FOND DE LA MISSION DE RECHERCHES FOLKLORIQUES SUR LES PANKARARU

DOI
10.11606/issn.2525-3123.gis.2024.215012

CYRIL MENTA
ORCID
https://orcid.org/0000-0002-6874-0334
Universidade de São Paulo, São Paulo, SP, Brasil, 05580-000 – ppgas@usp.br

LA MISSION DE RECHERCHES FOLKLORIQUES CHEZ LES PANKARARU

En 1938, Mário de Andrade – célèbre poète, ethnomusicologue, romancier et l'un des fondateurs du modernisme brésilien – a crée la Mission de Recherches Folkloriques au sein du Département de la culture de la ville de São Paulo. Son objectif était de parcourir pendant six mois les régions nord et nord-est du Brésil, afin de collecter du matériel ethnographique et muséographique sur les cultures populaires qui, selon de nombreux observateurs et intellectuels, étaient en train de disparaitre. Au début du mois de mars 1938, la mission s'est rendue presque par hasard dans le village Pankararu de Brejo dos Padres, dans l'État de Pernambouc. L'équipe ne savait pas vraiment à quoi s'attendre: seul un très bref article avait alors été publié sur ce groupe par le journaliste Hildebrando de Menezes (1935), qui s'était rendu chez les Pankararu quelques années auparavant. Cependant, l'espoir de trouver une culture indigène originale est vite déçu, comme

le témoigne le journal de Martin Braunwieser, l'ethnomusicologue de l'expédition, qui à son retour du village fait part de sa déception face à « ces petits *caboclos* (*caboclinhos*) », dépourvus de caractéristiques raciales, linguistiques ou culturelles propres et qui, en général, ont « tous été absorbés par la population locale » (cité par Carlini, 2000, p. 270).

Néanmoins, une danse a retenu l'attention des membres de la mission. Selon Martin Braunwieser, elle était dansée avec de « vieux costumes indigènes » et accompagnée d'une seule chanteuse. C'est la seule danse, écrit-il dans une lettre à sa femme, qui « possède encore une certaine authenticité. [...] C'est la chose la plus belle et la plus intéressante que j'ai trouvée parmi les *caboclinhos* » (ibid. p. 277-78) (figures 1, 2, 3 et 4). Les membres de la Mission, animés par le souci de sauvegarder les éléments authentiques et originaux de la culture indigène, ont concentré leurs efforts sur l'enregistrement de cette « danse des *praiás* »; ils lui ont consacré un film documentaire du même nom[1], ainsi que des séquences audios d'enregistrement de chants et quelques photographies. Pour les membres de la Mission, le *praiá*, en tant que masque rituel, était destiné à devenir un « objet fétiche » paradigmatique de la culture nationale (Albuquerque, 2014).

Les membres de la Mission ont collecté divers artefacts, dont un masque *praiá* complet, des calumets et divers instruments musicaux (queue de tatou, *búzios* et *maracas*). Il est probable que la Mission ait payé pour observer et filmer un rituel (Albuquerque, 2014). En plus de l'enregistrement de chants, Martin Braunweiser a produit des partitions

RAPATRIEMENT DIGITAL

Les archives collectées par la Mission de Recherches Folkloriques sont conservées par la Discothèque Oneyda Alvarenga au Centro Cultural São Paulo (CCSP). J'y ai réalisé ma première visite en janvier 2020, travaillant sur la circulation du *búzio*, aérophone Pankararu collecté et photographié par les membres de la Mission (figure 5). En 2022, lors de mes études postdoctorales à l'Université de São Paulo, et alors que je menais des recherches avec les Pankararu vivant à São Paulo, j'ai recontacté le CCSP pour m'enquérir de la possibilité de rapatrier numériquement ces archives, c'est-à-dire de transmettre les droits des enregistrements sonores et visuels réalisés par les membres de la Mission aux leaders amérindiens, à commencer par l'Association SOS Comunidade Indígena Pankararu à Real Parque, São Paulo. Les Pankararu ne sont pas intéressés par le

1 Documentaire produit en 1938 et disponible à cette adresse: https://www.youtube.com/watch?v=YXdPS-7NCNo

rapatriement des artefacts: le rapatriement du contenu numérisé semble être la solution idéale.

Cette idée a été très bien accueillie par les membres de la discothèque et nous avons rapidement entamé les démarches administratives. Plusieurs réunions ont eu lieu entre les leaders de l'Association, les membres du CCSP et moi-même. Il me semble aujourd'hui qu'un dialogue est nécessaire entre les chercheurs, les collectionneurs, les muséologues et les Amérindiens qui ont besoin de connaître ce qui a été écrit sur eux et collecté dans leurs villages. Au Brésil, plusieurs musées tentent d'apporter des réponses aux relations que les sociétés amérindiennes peuvent et doivent établir avec leur passé.

Le 19 avril 2023, le CCSP a inauguré l'exposition «Destaque do acervo, o praiá Pankararu», contenant des photographies de la Mission ainsi que le masque *praiá*. Le 23 avril, une boîte contenant les photographies imprimées ainsi que les fichiers numériques (photographies, enregistrements visuels et sonores) a été officiellement remise à l'Association SOS Comunidade Indígena Pankararu, en la personne de sa Présidente (figures 6, 7, 8, 9 et 10).

RÉÉCRITURE DE L'HISTOIRE

Une première dimension centrale de ce processus de rapatriement numérique est sa capacité à une récupération d'une partie de l'histoire locale, mais aussi à sa réécriture. La collection du CCSP – et peut-être ce point s'applique-t-il à toutes les archives muséales indigènes – représente une expression matérielle spécifique, capable d'être recréée par le souvenir et le discours, mais aussi capable de transformer ces mémoires. Deux exemples me semblent assez paradigmatiques.

Dès le début des années 1940, de nombreux Pankararu ont quitté le Nord-Est pour São Paulo. La sécheresse, les conflits constants avec des propriétaires terriens et des paysans non-amérindiens et le manque de terres ont poussé beaucoup d'entre eux à l'exil. Les grands travaux d'infrastructure pour l'expansion de la ville venaient de commencer et des hommes du nord-est du pays y travaillent. Ils ne voyagent pas en groupes familiaux, mais individuellement (Albuquerque, 2009; Arruti, 2019)

A partir des années 1950, de nombreux Pankararu ont participé à la construction du stade de football du Morumbi, qui a duré entre 1952 et 1964. Les limites de la ville se modifient et le quartier du Morumbi devient rapidement un quartier de maisons de luxe et un pôle financier important. Des travailleurs commencent à occuper une zone proche du lieu d'exercice de leur profession. Les Pankararu se sont installés avec d'autres

ouvriers dans ce qui était alors connu sous le nom de Favela da Mandioca (l'actuelle communauté ou quartier du Real Parque). Cette concentration des Pankararu dans un quartier de la mégalopole a favorisé l'activation des réseaux familiaux et la transformation de cette *favela* en point de référence pour les nouveaux arrivants. Bien que les Pankararu soient concentrés dans cette zone, ils sont également présents dans de nombreux autres quartiers de la ville (Lovo, 2017; Matta, 2005; Albuquerque, 2011).

Que des intellectuels de São Paulo se soient intéressés à leur culture en 1938 était déjà une information importante pour les Pankararu qui vivent dans la mégalopole (figures 11 et 12). Il s'agit pour eux d'une preuve de l'authenticité de leur culture. Lorsque Maria Lídia, leader spirituelle Pankararu, a appris qu'ils avaient apporté un *praiá* dans leurs bagages, elle a pu réélaborer sa compréhension de l'histoire des Pankararu: «Maintenant, je comprends mieux pourquoi on ne sort [*desgrudar*] pas d'ici. Je me suis toujours demandé: 'pourquoi on est venu ici et pourquoi on reste autant comme ça?'. Mais c'est parce qu'avant qu'on vienne, en chair et en os, nos êtres enchantés [*encantados*] étaient déjà venus, à travers ce *praiá*, Il a ouvert le chemin»[2]. La présence ancienne d'êtres enchantés à São Paulo est la raison pour laquelle de nombreuses familles se sont installées ici. Les *praiás* sont les protecteurs du groupe. Ils veillent à la santé personnelle et collective et apportent un soutien quotidien. Les Pankararu présents à la cérémonie de rapatriement ont été très émus de voir ce très vieux *praiá*. Clarice, présidente de l'Association: «Il est beau, bien conservé, mais qu'est ce qu'Il est seul. Aujourd'hui, nous sommes heureux d'avoir pu venir ici avec ses Frères»[3] (figures 13, 14 et 15). Peu de gens connaissaient sa présence au Centro Cultural, et tous étaient très émus de l'y trouver. Certains m'ont fait part de leurs sentiments et de leurs émotions.

Quelques jours plus tard, alors que la nouvelle de l'exposition d'un *praiá* datant de 1938 s'était déjà répandue, une jeune femme Pankararu m'a laissé un message audio via l'application Whatsapp. Elle m'a demandé:

> «Cyril, tu as accès à ce documentaire [«La danse des praiás», 1938] à São Paulo? Je vois beaucoup de distorsions par rapport à ce que l'on peut raconter ici. Les plus vieux disent que les *praiás* sont apparus dans les années 1950». Elle poursuit: «Parce qu'à l'époque, l'accès au Brejo était difficile. Et surtout pour prendre des photos ou filmer, parce que c'était très restreint. Caché. On n'en parlait pas, on n'en faisait pas la publicité. Les Blancs n'y avaient pas accès. Alors comment

2 Entretien avec Maria Lídia, 22 avril 2023.
3 Discours de Clarice, 29 avril 2023.

> cette histoire de 38 peut-elle exister, si tant est qu'elle existe réellement ? L'ouverture aux Blancs pour étudier les Pankararu a eu lieu après les années 1950. Ma question était donc la suivante: cette vidéo existe-t-elle vraiment et a-t-elle été réalisée à cette époque ? Puisque la présence du *praiá* est ainsi datée, se pourrait-il que le rituel *toré* le soit aussi? Car il y a des gens qui disent que le *praiá* n'était pas entièrement couvert comme il l'est aujourd'hui, que c'était quelque chose qui est venu de l'extérieur».

La présence de la Mission en 1938 et les artefacts collectés, dont le *praiá*, permettent de revisiter l'histoire locale. S'appuyant sur certains commentaires émis au village, cette jeune femme pensait qu'il n'y avait pas de *praiá* avant les années 1950 et que les danseurs avaient le visage découvert. Les informations qui sont parvenues au village sur le processus de rapatriement numérique, ainsi que leur contenu, ont créé une dynamique intéressante.

PROPHÉTIES MANQUÉES

Dans les années 1920 et 1930, des stratégies ont commencé à être mises en place pour documenter, cataloguer, collecter, s'approprier et préserver le patrimoine culturel qui, pensait-on, était destiné à disparaître avec la construction d'une identité nationale. La notion de patrimoine telle qu'elle à été élaborée par les intellectuels nationalistes a été mise en avant en raison de la possibilité de perte définitive. Les discours sur le patrimoine présupposaient donc une idée de pureté des manifestations culturelles. Architectes, historiens, écrivains et scientifiques se sont lancés dans une mission de sauvegarde de la diversité culturelle brésilienne. Pour beaucoup, 1936 a marqué le début des politiques officielles en matière de patrimoine culturel au Brésil, avec la création d'une agence fédérale de protection du patrimoine officiellement proposée.

C'est dans cet esprit que Mario de Andrade a créé, en 1938, la Mission de Recherches Folkloriques au sein du Département de la culture de São Paulo. Il fallait sauver une partie du patrimoine matériel et immatériel.

Les membres de l'équipe ont enregistré, photographié et filmé de nombreuses expressions de la culture populaire du nord-est du Brésil. Certaines de ces expressions ont en effet disparu, ou presque. C'est le cas du *búzio* Pankararu, qui a disparu avant d'être réintroduit au début des années 2000 (Menta, à paraître); ou encore le *samba de côco* des Pankararu, qui est en cours de récupération. Le *praiá*, en revanche, a connu un parcours inverse. Non seulement il s'est renforcé localement, mais il s'est également

répandu au sein de nombreux groupes amérindiens du nord-est du Brésil, et il est maintenant également pratiqué à São Paulo.

Le *praiá* a joué un rôle important dans la formalisation de l'identité indigène Pankararu dans les années 1940. Dans les années 1950, les *caboclos* de Brejo do Burgo, dans l'État de Bahia, se sont rapprochés des Pankararu. L'un d'entre eux était en confl it ouvert avec un non-indigène au sujet de de la délimitation d'un champ. Les nouvelles annonçant que des groupes possédaient la «protection offi cielle» du SPI étant arrivées au Brejo do Burgo, il s'est rendu à Brejo dos Padres et a demandé l'aide du chef du Poste Indigène, un fonctionnaire du Service de Protection de l'Indien. Le village ne relevant pas de sa juridiction, le fonctionnaire n'a pas pu intervenir, mais lui a conseillé de contacter un spécialiste rituel, João Tomás. Celui-ci s'est rendu chez les Pankararé et a organisé un *toré* dans le but d' «ériger le village» [*levantar a aldeia*]. Différents spécialistes rituels Pankararu se sont par la suite installés durablement parmi les Pankararé: João Chulê, Luis Preto et Irineu. Ils leur ont enseigné à tisser les *praiás*, à leur attribuer une identité, à entrer en relation avec des entités, à chanter et à danser (Menta, 2017). La stratégie des Pankararu pour apporter un soutien politique aux groupes parentaux est d'autoriser la circulation des rituels. Ainsi, les Kambiwá, Kapinawá, Katokinn, Karuazu, Kalankó, Jiripankó ont tous le *praiá* comme emblème à la fois de leur indigénéité, mais également de leur affi liation pankararu. Le *praiá* s'est ainsi répandu dans toute la région, dans un contexte politique de délimitation territoriale et de formalisation des identités amérindiennes.

C'est avec la création de l'Association SOS Comunidade Indígena Pankararu en 1994 que des leaders indigènes ont apporté les premiers *praiás* à São Paulo. Les présentations culturelles réalisées aujourd'hui sont essentielles pour la revendication politique, mais aussi pour le maintien de la culture et de l'éducation. Il ne fait aucun doute que ces archives désormais entre les mains des Pankararu, en plus de donner lieu à d'autres rapatriements numériques similaires, auront également une valeur politique importante auprès de la société nationale et des différentes sphères de l'administration publique.

FIGURE 1.
« Praiá », Brejo dos Padres, Tacaratu (PE), 11/03/1938, Luis Saia, © Associação SOS Comunidade Indígena Pankararu

FIGURE 2.
« Praiá » Brejo dos Padres, Tacaratu (PE), 11/03/1938, Luis Saia, © Associação SOS Comunidade Indígena Pankararu.

FIGURE 3.
« Praiá », Brejo dos Padres, Tacaratu (PE), 11/03/1938, Luis Saia, © Associação SOS Comunidade Indígena Pankararu

FIGURE 4.
"« Praiá », Brejo dos Padres, Tacaratu (PE), 11/03/1938, Luis Saia, © Associação SOS Comunidade Indígena Pankararu

FIGURE 5.
« Toré », Brejo dos Padres, Tacaratu (PE), 11/03/1938, Luis Saia© Associação SOS Comunidade Indígena Pankararu

FIGURE 6.
Les leaders Pankararu reçoivent les archives, Centro Cultural São Paulo (SP), 23/04/2023, Cyril Menta

FIGURE 7.
Praiá, Centro Cultural São Paulo (SP), 23/04/2023, Cyril Menta

FIGURE 8.
Praiá, Centro Cultural São Paulo (SP), 23/04/2023, Cyril Menta

FIGURE 9.
Praiá, Centro Cultural São Paulo (SP), 23/04/2023, Cyril Menta

FIGURE 10.
Praiá, Centro Cultural São Paulo (SP), 23/04/2023, Cyril Menta

FIGURE 11.
« Toré », Brejo dos Padres, Tacaratu (PE), 11/03/1938, Luis Saia, © Associação SOS Comunidade Indígena Pankararu

FIGURE 12.
Toré, Centro Cultural São Paulo (SP), 23/04/2023, Cyril Menta

FIGURE 13.
Les *praiás* sont réunis, Centro Cultural São Paulo (SP), 23/04/2023, Cyril Menta

FIGURE 14.
Praiás et leaders Pankararu, Centro Cultural São Paulo (SP), 23/04/2023, Cyril Menta

FIGURE 15.
Praiás de 1938 et *praiás* d'aujourd'hui, Centro Cultural São Paulo (SP), 23/04/2023, Cyril Menta

BIBLIOGRAPHIE

Albuquerque, Marcos Alexandre dos Santos. 2009. «Os Pankararu e o Associativismo Indígena na Cidade de São Paulo». *Tellus*, n° 16, p. 229-235.

Albuquerque, Marcos Alexandre dos Santos. 2011. *O Regime Imagético Pankararu (Tradução Intercultural na Cidade de São Paulo)*. Thèse de doctorat en anthropologie sociale, Universidade Federal de Santa Catarina, Florianópolis.

Albuquerque, Marcos Alexandre dos Santos. 2014. «O *Praiá* Pankararu. Objeto-fetiche Modernista». *PROA: Revista de Antropologia e Arte*, 1(5).

Arruti, José Maurício. 2019. «Historia de Lídia: esbozo étnico-biográfico de uma Pankararu, entre aldeia e metrópoli». *Confluenze*, vol. XI, n° 2:134-167.

Carlini, Alvaro. 2000. *A Viagem na Viagem. Maestro Martin Braunwieser na Missão de Pesquisas Folclóricas do Departamento de Cultura de São Paulo: diário e correspondências à família*. Thèse de doctorat em histoire, Universidade de São Paulo, São Paulo.

Lovo, Arianne Rayis. 2017. *Lá, sendo o lugar deles, é também o meu lugar »: pessoa, memória e mobilidade entre os Pankararu*. Mémoire de Master em anthropologie sociale, Universidade Estadual de Campinas.

Matta, Priscilla. 2005. *Dois Elos da Mesma corrente, uma etnografia da corrida do Umbu e da Penitência entre os Pankararu*. Mémoire de Master en anthropologie, Universidade de São Paulo, São Paulo.

Menezes, Hildebrando. 1935. «Os *Praiás* de Tacaratú». *Revista do Instituto Arqueológico, Histórico e Geográfico Pernambucano*: 45-48.

Menta, Cyril. 2017. *Peuplements. Transmissions de rituels des Indiens pankararu aux Indiens pankararé, Nordeste du Brésil*. Thèse de doctorat en anthropologie sociale, École des Hautes Études en Sciences Sociales, Paris.

Menta, Cyril. À paraître. «Un second souffle. 'Réaffirmation' culturelle de la danse des *búzios* chez les Pankararu, Pernambouc, Brésil», *Journal de la Société des Américanistes*.

RÉSUMÉ

En 1938, Mário de Andrade a créé la Mission de Recherches Folkloriques au sein du Département de la culture de la ville de São Paulo, dans le but de parcourir le nord et le nord-est du Brésil pour collecter du matériel ethnographique et muséographique issu de cultures populaires. Au début du mois de mars 1938, la mission s'est rendue dans le village Pankararu de Brejo dos Padres, dans l'État de Pernambouc, où elle a collecté d'innombrables artefacts et a enregistré leurs manifestations culturelles. Ces archives se trouvent aujourd'hui dans la discothèque Oneyda Alvarenga, au Centre Culturel São Paulo, et ont récemment été rapatriées numériquement aux Pankararu qui vivent à São Paulo. Cet essai photographique retrace la collection et le rapatriement, et analyse les dynamiques ainsi créées.

MOTS-CLÉS
Mission de Recherches Folkloriques; Pankararu; Rapatriement numérique; Histoire; Photographie.

Cyril Menta est anthropologue, docteur en anthropologie par l'École des Hautes Études en Sciences Sociales de Paris, actuellement chercheur postdoctoral au Département d'Anthropologie de l'Université de São Paulo (bourse FAPESP, n°2021/09027-5). Depuis 2010, il mène des recherches ethnographiques auprès de groupes indigènes dans le nord-est du Brésil. Il a commencé avec les Pankararé dans l'État de Bahia, a continué avec leurs voisins et parents Pankararu dans l'État du Pernambouc et, plus récemment, avec les Pankararu installés dans le quartier de Real Parque à São Paulo. Son travail porte sur les rituels, la transmission et la circulation des connaissances, la cosmologie, les transformations sociales et l'urbanisation. Email: cyril.menta@hotmail.fr

Use license. This article is licensed under the Creative Commons CC-BY License. With this license you can share, adapt, create for any purpose, as long as you attribute the authorship of the work.

Submitted: 08/14/2023
Accepted: 03/23/2024